
La question de l'Autre dans *L'arbre à dire* de Mohammed Dib

Messaoudi Samir¹

Résumé: Cette contribution porte sur la question d'altérité dans *L'arbre à dire* de Mohammed Dib, texte déroutant et protéiforme, que nous qualifions de roman–essai. Il s'agit pour nous de mettre en exergue le traitement particulier, à la fois d'un point de vue poétique et philosophique (ontologique), que réserve le romancier à une notion qui n'est pas seulement l'apanage des philosophes. Afin de donner plus de visibilité au discours altéritaire dans l'œuvre dibienne, nous nous sommes appuyé sur le concept d'entre-deux du psychanalyste Daniel Sibony, qui nous a permis d'analyser la manière dont conçoit l'auteur les notions d'identité, d'étranger et de l'origine.

Mots-clés : *altérité, étranger, identité, origine, relation.*

Introduction

S'il y a une notion qui a fait, ces dernières années, l'objet de maintes études dans les sciences humaines d'une manière générale et particulièrement en philosophie, c'est incontestablement l'Altérité. Mot-valise, constitué de « alter » et du suffixe « ité », d'origine latine, signifiant autre (dictionnaire Larousse). En philosophie, le concept en question renvoie au « caractère, ou qualité de ce qu'est autre » (Trésor de la langue française, <http://www.lalanguefrancaise.com>). En littérature, la figure de *l'autre* ne date pas d'aujourd'hui ; selon Frédérique Ildefonse, cité par Pierre Caye (*Les figures de l'Altérité*, p 14), *Les Bachantes* d'Euripide, serait le premier texte littéraire à l'avoir intégrée, et ce, à travers Dionysos, considéré, dans la mythologie grecque, comme étant le Dieu de *l'Autre* par excellence.

Par son imaginaire et sa sensibilité, le romancier, de surcroît lorsqu'il est doublé de la casquette du poète, porte un regard original sur le monde.

¹ Université de Jijel. Algérie

Celui-ci est appréhendé par un langage poétique. Cela pourrait être vérifié dans la place qu'accorde dans le récit l'auteur de *la grande maison* à l'être humain et à la question d'altérité ; une préoccupation essentielle dans *L'arbre à dire* (Dib, 1998), investie par une esthétique qui sort des sentiers battus.

Ecrivain originaire du Sud, plus exactement d'Algérie, l'auteur de *La grande maison* (Dib, 1952) a passé sa vie dans l'exploration du monde, en se laissant emporter par l'aventure qui va le mener vers des territoires lointains. Conscient de la complexité du cosmos, le poète va se servir de l'écriture comme moyen pour interroger et décortiquer les « signes » de l'univers.

Les différentes pérégrinations du romancier à travers le monde, vont le rendre encore plus sensible aux choses de la vie. C'est pourquoi l'humain occupe une place centrale dans sa production littéraire. L'exploration du soi s'opérera ainsi à travers une connexion permanente aux éléments de la nature, que d'aucuns interprètent comme étant une forme de mystique, et à ce qui constitue son miroir, c'est-à-dire *l'Autre*.

Dans cet ordre d'idées, nous aborderons ici la question d'Altérité dans *L'arbre à dire* de Mohammed Dib. Publié en 1998, aux éditions Albin Michel, le roman-essai raconte les pérégrinations géographiques et mémorielles d'un expatrié aux Etats-Unis. Exilé, le personnage-narrateur, porte un regard à la fois empreint d'humanisme et de questionnement sur *l'Autre* qu'incarne tantôt un individu, un autochtone américain, tantôt un paysage, qui lui font penser à son pays d'origine, l'Algérie.

Déjà présente dans les récits précédents, notamment ceux de la tétralogie nordique, la figure de l'Autre traverse d'un bout à l'autre *L'arbre à dire*. La place qu'elle occupe dans le récit montre les préoccupations de l'écrivain pour des problématiques d'ordre philosophique, mais aussi, elle est le « signe » qui pourrait nous renseigner sur le renouvellement constant de l'écriture dibienne.

Texte inclassable, à la croisée des genres, se situant entre le récit de voyage, le reportage, l'essai, *L'arbre à dire*, par la place qu'il donne à *l'étranger* dans l'espace de l'ailleurs, questionne, *ipso facto*, la notion de l'identité. Par ailleurs, le sujet fictif s'interroge sur sa condition d'exilé, aux prises avec la nostalgie, qui se regarde dans le miroir que lui tendent ses pérégrinations, souvent accompagnées de figures représentant l'Autre. Le *Même* et son alter ego évoluent ainsi dans le récit telle une dialectique.

En outre, le livre protéiforme, par son aspect transfrontalier, met en exergue la problématique du sujet immigré dans l'espace de l'ailleurs, ici l'Amérique, du moins dans la seconde partie du roman intitulée *l'Amérique down down*. C'est surtout le thème du regard que peut porter le sujet exilé sur la terre d'accueil et les personnes y habitant que l'auteur de *la grande maison* rencontre. L'on ne peut ainsi évacuer la question de l'immigration, abordée d'une façon fictive, mais inspirée de la réalité.

Cela étant dit, par sa fiction, Dib permet à l'immigré d'avoir le droit de poser un regard sur l'Autre, tantôt représenté comme *différent* du Même ;

tantôt comme son semblable. Ce faisant, l'auteur renverse le schéma classique où c'est *l'autochtone* qui regarde *l'étranger* (notion que le poète tentera de redéfinir dans son récit et sur laquelle nous reviendrons) et le remplace par un schéma où c'est *l'étranger* qui regarde *l'autochtone* donnant ainsi la possibilité au sujet exilé d'interroger le monde qui l'entoure. Cette façon de concevoir la fiction, nous amène à nous poser la question si le romancier ne revendique pas -à la manière des *lettres persanes* de Montesquieu- le droit de *l'étranger* d'observer l'espace dans lequel il évolue ainsi que les êtres qui le meuble, et de nous offrir sa propre réflexion.

Bref, nous avons été amené à formuler plusieurs questions: comment *l'Autre* est représenté dans le récit ? L'écrivain redéfinit-il l'altérité à travers une mise en texte du *Même* et de *l'étranger* ? Enfin : peut-on parler d'une poétique de post- Altérité ? Afin de répondre à ces questions, nous partons de l'hypothèse suivante : le texte (*L'arbre à dire*) prend en charge la question d'altérité à travers une poétique transfrontalière mise en œuvre par l'écrivain. Par le recours à la figure du *Même* (Etranger) *regardant*-interrogeant l'Autre, nous pourrions parler d'une écriture d'altérité originale; mais, pour autant, pourrions-nous parler de post-altérité ?

Dans le cadre de notre article, qui nous permettra de répondre à nos questionnements, nous analyserons les notions d'identité, d'altérité ainsi que celle des frontières, et ce en rapport avec l'esthétique du roman. Notre démarche prend appui sur quelques outils théoriques que nous avons trouvés *La poétique de la Relation* d'Edouard Glissant et *Littératures francophones et théorie postcoloniale* de Jean- Marc Moura.

Nous serons amenés, inévitablement dans cette réflexion sur l'altérité dans un texte supposé, à s'y méprendre, être littéraire, mais qui ne l'est pas entièrement-nous reviendrons ultérieurement sur ce point-, à s'intéresser à des notions telles que le même, l'autre ; l'ici et l'ailleurs. Et comme le souligne clairement Roger Paul-Droit : « Tenter de réfléchir sur la question de l'altérité revient presque toujours, quelle que soit la modalité de cette interrogation, à scruter un partage fondateur, une décision inaugurale délimitant ce que seront l'ici et l'ailleurs, le même et l'autre, le dedans et le dehors. Ou encore l'Occident et l'Orient. » (Roger Paul-Droit, *Les figures de l'Autre*, p 4).

1.L'identité en question

L'arbre à dire est un texte inclassable. Entre le roman et l'essai, l'écrivain jouit d'une liberté générique qui lui permet d'interroger certaines notions à l'aune de son expérience et de son imaginaire. L'identité fait partie de ces mots-valises, que Dib questionne dès l'incipit de la première partie du récit, au titre significatif, *Le retour d'Abraham*. Le romancier conçoit le fait identitaire d'abord comme signe. Ce dernier est pris dans un ensemble signifiant qui est le langage. Conscient de la complexité de ce dernier, l'auteur interroge le vocable *nom*, à la page 20.

L'expérience d'exilé, même si le poète en question préfère à ce mot la

nostalgie, a permis au romancier d'avoir le recul nécessaire pour réfléchir sur des mots qui font l'objet de débat et d'analyses, se servant ainsi de l'écriture pour tenter de le décortiquer. De ce fait, le discours littéraire, comme c'est le cas dans *L'arbre à dire*, prend la forme d'une histoire et d'une réflexivité qui « ausculte » l'univers langagier.

2. La notion de frontière

L'autre mot que Dib questionne, dans la partie intitulée *L'Arbre à dire*, est celui des *frontières*. L'écrivain évoque ici son séjour aux Etats-Unis en tant qu'instituteur. Ce fragment de vie introduit dans le récit, avec des recours à des mots anglais, nous renseigne sur l'ouverture du sujet fictif sur le *divers* (Glissant). Et au détour de quelques pages, on peut être surpris par le recours au télescopage de deux mondes : celui du Nord (Etats-Unis) et le Sud (Algérie) ; et ce à travers la figure du désert. En effet, l'espace désertique de la Californie a rappelé au romancier celui de l'Algérie.

Ainsi, sommes-nous tentés de dire que par l'imaginaire, l'écrivain a aboli les frontières. Cette connexion entre deux espaces, s'opère à la page 113 à travers des personnages. Certains traits physiques d'une femme rencontrée en Californie ont rappelé au sujet-migrant une berbère d'Atlas (au Maghreb).

Outre la dimension universelle d'un récit ouvert sur l'ailleurs, et par ricochet sur l'autre, l'on peut aussi remarquer dans ce télescopage spatial une nostalgie du romancier pour le pays d'origine. Ce dernier, malgré l'éloignement, et tout ce qu'il implique comme distance et écartèlement, semble toujours accompagner l'écrivain, qui réussit à faire de « l'exil » une nostalgie : « l'écriture de cet exil se sert du caractère d'authenticité de la rencontre pour produire l'effet d'un souvenir direct déclenché par une nostalgie picaresque » (Amraoui, 27).

3. L'entre-deux : entre exil et origine

Ce qui caractérise la production littéraire dibienne des années 80 et 90, c'est la convocation par le poète des espaces de l'origine et de l'exil. Dans *L'arbre à dire*, le narrateur nous fait voyager dans l'espace de l'ailleurs : la Californie et Los Angeles ; des lieux dans lesquels erre l'auteur, et qu'il a connus dans la réalité, puisqu'il y a été invité en tant qu'instituteur. Quant au lieu de l'enfance, celui-ci figure dans le récit à travers le désert algérien, que nous considérons ici comme étant le lieu de « l'origine ». Le narrateur s'en est souvenu lorsqu'il s'est trouvé dans le désert américain. Ce télescopage spatio-temporel, nous amène à rejoindre le psychanalyste Danilel Sibony lorsqu'il affirme que: « L'origine, comme l'horizon, nous suit quand on le fuit, s'éloignait quand elle y vient, et ses éclipses ou retours se marquent non par une donnée pure, unique, mais par deux moments, deux instances, entre lesquelles on est pris, souvent à son insu » (Sibony, 16).

L'arbre à dire est un texte où Dib pense et interroge la question « altéritaire ». Dans un chapitre au titre significatif « L'autre, les autres », le poète rappelle sa condition de « l'étranger », notion remise en question par l'auteur et sur laquelle nous reviendrons dans notre analyse- dans une

conférence portant sur le thème « l'extrême Europe » : « Pour ce qui est de moi, je sais que je suis étranger. Mais vous, qui êtes-vous ? » (Dib, *L'arbre à dire*). Cette interpellation sur le statut de l'individu dans une société considérée comme démocratique nous renseigne sur la manière dont l'auteur réfléchit le sujet d'un point de vue ontologique et ce, loin des lieux communs. Dans un passage du roman-essai, l'auteur approfondit sa réflexion sur le même et l'autre en commentant la formule « Nous autres » (33) d'un philosophe qui n'est autre que Derrida :

Cela m'a ouvert un vaste champ de réflexion. Qui, de lui ou de moi, est l'étranger de l'autre, ou le plus étranger, ou le moins étranger ? Et si j'étais, moi, nous autres : qui, de tous ceux que je voyais ici, ou pouvais croiser dans la rue, serait l'étranger, puisque le monde est plein d'étrangers ? Comment peut-on être, ou devenir étranger, l'autre de nous autres ? Et si j'étais nous autres, n'aurais-je plus de définition, en l'espèce, que par rapport à l'autre ? Dans ce cas, qui est l'autre ? (Dib, 34).

Ce passage où plusieurs questions relatives à soi et à *l'autre* sont posées montre la préoccupation constante que l'auteur manifeste pour *l'étranger*, ou son « souci de l'autre », pour citer Michel Foucault, dans le récit. Invoquant son expérience d'étranger et d'exilé, l'auteur nous offre sa vision sur un sujet passionnant et complexe. Les années passées loin du pays d'origine semblent voir permis de prendre le recul nécessaire et d'affûter le regard concernant les problématiques du siècle.

Nous pouvons aussi ajouter que dans ce passage, l'auteur pense l'altérité d'un point de vue littéraire et ontologique. La référence dans le roman à des notions telle *identité*, *étranger*, *mystique*, etc., nous renseigne bien sur la réflexion que développe l'auteur sur des sujets inhérents à la condition humaine qui sont d'une grande actualité et modernité. Cela inscrit le récit dans la catégorie de textes littéraires où la réflexion philosophique rejoint la fiction. C'est une pratique d'écriture qui nous fait penser au romancier et essayiste, Milan Kundera.

Le texte est composé de deux parties : la première, intitulée *Le retour d'Abraham*, s'apparente à un essai où le poète réfléchit à l'altérité ; et la seconde, au titre *L'arbre à dire*, est un récit poétique. Si dans la première, il évoque des sujets tels que l'exil, l'Autre d'une manière crue ; dans la deuxième, il y réfléchit tout en les poétisant. Le roman, prend ainsi une forme fragmentaire.

Dès le premier chapitre au titre significatif, *La résurrection à travers l'exil*, l'écrivain soutient que ce dernier n'est pas compris, ni vécu de la même façon, selon que l'on soit mystique ou « vulgaire », c'est à dire profane : « La question se pose d'abord de savoir : vivent –ils, l'exilé mystique et l'exilé vulgaire, la même expérience ? » (Dib 59).

De plus, le sentiment d'être étranger sur terre, donc exilé, selon Dib, n'a jamais été aussi répandu que dans l'époque contemporaine : « Nulle époque n'a probablement plus que la notre compté autant de *Jean sans terre* parmi leur gent » (p.65). Tous des métèques exilés et des étrangers semble

vouloir dire le poète ici. Par une telle assertion, l'écrivain remet en cause l'idée communément admise, selon laquelle il y a des natifs et des étrangers ; l'on peut parler aussi d'une redéfinition de l'altérité, puisque, en se référant à l'auteur, il n'y a pas de frontière entre le *même* et *l'autre* ; l'écart socio-culturel, entre les deux protagonistes, ne pose pas de problème. Au contraire, cet espace séparant les sujets issus de cultures différentes, que François Julien appelle *l'entre* (Julien, *L'écart et l'entre*), pourrait nourrir la relation et permettre aux deux entités de se rapprocher. Autrement dit, l'entre-deux n'est pas un obstacle ; il est ressource culturelle.

Par ailleurs, dans sa réflexion sur l'ailleurs et le statut de l'immigré, le poète estime que le fait de vivre dans un pays « étranger », n'est pas en soi un malheur. Au contraire, cela pourrait s'avérer une chose pour l'exilé, qui peut avoir la possibilité, en étant transplanté de devenir *Autre* : « (...) alors que, retransplantés ailleurs, s'offre au moins à vous l'opportunité, en vous découvrant *autre*, de développer des dispositions latentes, de donner faculté à des dons ignorés de s'épanouir »(Dib 67).

Comme nous l'avons signalé au début de notre réflexion, Dib, par une « poétique du parallèle » (Amraoui), transcende l'opposition entre le sujet immigré et l'autochtone. Ce rapprochement entre les deux protagonistes est convoqué par l'auteur pour mieux illustrer la condition de *l'étranger*, qui pourrait être écrivain, musicien, peintre, etc. En somme, un artiste *exilé* peut trouver dans l'ailleurs une source d'inspiration tout en convoquant sont « terroir originel » (Dib 66).

4 .L'origine au miroir de l'autre

Par ses pérégrinations dans les espaces vastes de l'Amérique, *Californie* et *Los Angeles*, les lieux de l'origine, même s'ils paraissent éloignés, n'ont jamais été aussi proches pour Dib. Ce paradoxe devient évident à travers les exemples du désert californien rappelant le Sahara algérien ; et Arma, l'indienne, faisant penser à la berbère de l'Atlas. Ainsi, sommes-nous tentés d'affirmer avec Daniel Sibony : « l'origine, comme l'horizon, nous suit quand on la fuit, s'éloigne quand elle y vient, et ses éclipses ou retours se marquent non par une donnée pure, unique, mais par deux moments, deux instances, entre lesquelles on est pris, souvenir à son insu » (Sibony 16) .

Il est clair que la « blessure de l'origine », que porte le poète à travers des bribes de souvenirs qui surgissent dès qu'il y a une étincelle provoquée par un paysage ou un individu aux traits métis, accompagne l'écrivain dans ses voyages et ses exils. De plus, l'origine dont nous parlons ici ne semble pas figée, puisqu'elle se laisse éveiller par toute figure « étrangère » rencontrée ou perçue par l'auteur. De fait, nous avons l'impression d'avoir affaire ici à un syncrétisme culturel.

Nous pourrions ainsi affirmer que le rapport à l'Autre dans la poétique dibienne, que développe son roman-essai, se construit à travers l'inclusion d'éléments culturellement et géographiquement différents, mais partageant le même univers et le même globe. Aussi, pour l'écrivain, la frontière

géographique ne constitue pas un écueil pour les êtres humains ; que ce soit les paysages ou les individus, car, au fond, ils se ressemblent, surtout si l'on sait bien les observer, en donnant libre cours à son imaginaire : « parvenus à ce point de notre réflexion, l'exil nous fait en même temps moins étrangers au monde, ses chemins sont, dans la mesure où nous le voulons, les plus surs à nous mener vers l'Autre, notre semblable » (Dib 66).

Pour Dib, les espaces de l'ailleurs ou ceux de l'origine, sont des *atlals*, c'est-à-dire des vestiges et des traces, que notre inconscient enregistre dans les tréfonds de la mémoire. Celle-ci, peut, certes, parfois céder à l'oubli, mais son éveil peut nous surprendre à tout moment. D'autant plus que chez le poète il y a alternance du passé et du présent, qui donnent lieu à une poétique du parallèle (Amraoui, Mohammed Dib, *Le Simogh*).

Notons par ailleurs que l'oubli, ici, ne signifie pas la perte de l'espace originel. Son rôle est nécessaire pour le surgissement et la réappréciation par le sujet-ici l'écrivain narrateur-, de son *origine*, laquelle est *absente*, mais tout en restant latente. Ainsi, nous dirons avec D. Sibony « après tout, avoir son origine en tant que perdue c'est encore l'avoir. L'avoir... perdue » (32). En cassant les barrières culturelles et géographiques, invoquées souvent par les politiques, notamment ceux qu'on appelle communément les « nationalistes », donc de droite, Dib, construit une poétique de l'altérité en faisant recours à une écriture où passé et présent suivent le même rythme et crée « une esthétique de ressemblance » où paysages et individus appartenant à des aires culturelles « différentes » sont mis en image simultanément.

Si nous avons parlé précédemment de ressemblance que le romancier trouve dans certains paysages, désert californien et Arma l'indienne, avec son pays d'origine Sahara et une berbère de l'atlas, nous pouvons ajouter que *L'arbre à dire* est un récit où l'auteur prend son temps de regarder *l'Autre*. Le texte est construit ainsi, comme nous l'avons signé en haut, à la manière des *Lettres persanes* de Montesquieu où les deux étrangers observent le pays visité, la France, et ses habitants. De plus, le roman-essai est un récit de voyage qui déconstruit les visions exotiques. D'ailleurs, dans certaines parties du texte, intitulées d'une manière significative, Dib donne une image du pays d'accueil qui rompt avec les stéréotypes sur l'Amérique et les Américains. Aux clichés et à l'exotisme, le poète préfère la *Relation* (Glissant) et la ressemblance. Certes *l'Autre*, qu'il soit Américain, Indien, reste différent de soi ; mais il s'agit là d'une *différence* qui n'est pas dénuée de traits d'une humanité commune. Après tout, nous appartenons au même cosmos, semble dire le poète.

On pourrait conclure que par sa poétique de ressemblance (entre paysages et individus d'ici et de là-bas) et la simultanéité de ces éléments narratifs que provoque la mémoire, le narrateur *intègre* l'Autre, conçu non pas comme étant *étranger* mais comme une partie de soi. En ce sens, Sibony écrit « Intégrer, c'est à la fois aller vers l'Autre et mettre de l'Autre en soi » (Ibid : 351).

L'Autre est présenté dans le texte comme cet *étranger* qui porte dans ses germes des *traces* de la culture d'origine, ce que nous pouvons interpréter ici comme étant une forme de transculturalité, et dans certaines situations, à l'exemple du passage où l'auteur fait le lien entre le Mexique et l'Andalousie, nous sommes tentés de parler de syncrétisme. Aussi, dans la même logique transculturelle, nous remarquons que l'identité originelle est présentée par l'auteur-narrateur comme étant multiple : « (...) tant dis que je suis né dans une famille arabo-andalouse musulmane, petite-bourgeoise, peut-être un peu berbère aussi, un peu turque » (Dib, 34) .

Avec cette assertion, le romancier déconstruit l'idée selon laquelle l'identité serait une entité pure, dénuée de toute « altération ». Ainsi l'origine, ne peut être que multiple. Car nous sommes le produit de processus transculturels, qui donnent naissance à une culture métissée faite d'éléments divers.

Par ailleurs, on ne peut perdre de vue la dimension mystique du récit : « Plus nous poussons de l'avant et plus les intentions du Seigneur se confirment. C'est la Californie toujours, mais dans sa portion *basse*. Me voyant revenu en pensée dans mon Algérie natale, comme de juste, cela ne me gêne pas personnellement » (Ibid : pp. 178-179). Dans cet extrait, se révèle le mysticisme dans l'écriture dibienne et ceci, à travers le lien qu'il fait entre les lieux de l'ailleurs, originels et le divin. Pour le poète ces coïncidences dans ses découvertes ne semblent pas relever du fait du hasard mais pourraient recevoir une explication métaphysique.

En définitive, le romancier redéfinit *l'altérité* en instaurant dans son récit une poétique du parallèle (Amraoui) qui convoque *le même* et *l'Autre*. Cette redéfinition rompt avec le discours social et politique selon lequel l'étranger diffère de l'autochtone ; à cette différence, l'écrivain préfère la « ressemblance », la transculturalité et le syncrétisme. En somme, *l'étranger* n'est pas forcément celui qui évolue dans le territoire de l'exil. Ce sentiment d'étrangeté, selon nos situations, se trouve en chacun de nous.

Conclusion

L'arbre à dire de Mohammed Dib est un roman-essai qui, à partir de l'expérience du romancier dans les espaces de « l'ailleurs », ici en France et aux Etats-Unis, aborde la problématique de l'altérité et celle du sujet en situation d'exil, notamment dans la première partie du récit intitulée *Le Retour d'Abraham*. Néanmoins, le poète complète sa réflexion en s'approchant le concept d'un point de vue poétique. Pour ce faire, il ne se soumet pas aux contraintes du genre. Au contraire, il fait de l'écriture une « aventure », en explorant différentes facettes.

Conscient de la complexité du sujet, le poète tente plusieurs angles de création afin d'arriver à *dire* et produire *l'altérité* sans tomber dans des lieux communs. Pour ce faire, il alterne réflexion et création (littéraire), en faisant parler sa conscience et en donnant libre cours à son imaginaire. De fait, les

deux processus contribuent à produire une œuvre qui, à s'y méprendre, s'apparente à un roman-essai.

Cela dit, le romancier, dans sa tentative de thématiser la notion d'altérité, implique plusieurs concepts-signes : l'identité, l'étranger, l'exil, la mémoire, etc. L'aventure dans le monde du poète, par ses différentes pérégrinations, semble épouser les méandres d'une écriture qui se dit-réflexive- et qui essaie de *dire* le monde et les différents *signes* qui le meublent.

Nous sommes tous « étrangers », « des Jean sans terre », comme le fait remarquer l'auteur dans l'un des passages du livre, lorsqu'il évoque sa situation « d'exilé ». De plus, le poète, par son écriture visuelle, conçoit l'Autre comme l'alter ego du même, qui n'est pas aussi *différent* qu'on ne le pense. De ce fait, il voit dans les paysages de l'ailleurs et les êtres qui y évoluent, des figures étrangères qui nous ramènent à nous-mêmes.

Références bibliographiques

- AMRAOUI, A. 2019. *Mohammed Dib. Le Simogh, Alger*, Frantz Fanons.
- ABDELKEBIR, K.1983. *Maghreb pluriel*, essai, Paris, Denoël.
- ALGIRDAS, J. G et Courtès, J. 1979. *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- BACHELARD, G. 1957. *La poétique de l'espace*, Paris, Puf.
- BARTHES, Roland. 1953. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
- DIB, Mohammed. 1998. *L'arbre à dire*, Paris, Albin Michel.
- DROIT, Roger-Paul. 2014 . *Figures de l'altérité*, sous la direction de Roger- Paul Droit, Presse universitaire de France, Paris.
- KUNDERA, M. 1986. *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, « folio ».
- HANAH, A. 1993. *La tradition cachée*, Paris, Christian Bourgois.
- FRANÇOIS, J. 2012. *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Paris, Galilée.
- FREDERIQUE, I. « Identité et altérité. A partir des *Bacchantes* d'Euripide », pp. 35-66.
- GENETTE, G. 1972. *Figures III*, Paris, Seuil.
- GLISSANT, E. 1990. *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT, E. 1996. *Introduction à la poétique du Divers*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT, E. 2010. *L'Imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel. 1966. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- MOURA, J.M. 1999. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, (Coll. Écritures francophones).
- RANCIERE, J. 2001. *L'Inconscient esthétique*, Paris, Galilée.
- RANCIERE, J. 2010. *La Parole muette : Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel » .
- RICOEUR, P. 1990. *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- SIBONY, D. 1998. *L'entre-deux. L'origine en partage*, Seuil, Paris.